

Richard Abibon

Conception spatiale

A propos de Ad astra de James Gray

Attention je spoile un max.

Je suis sorti déçu de la séance. Des vaisseaux spatiaux ont traversé le velours noir de l'espace infini avec toute la lenteur et la douceur nécessaire. Des rovers se sont poursuivis sur la lune comme les indiens la diligence dans les plus classiques de westerns. Un mystère risquant d'anéantir l'humanité a fait planer sur nos tronches l'inquiétude irrésolue qui sied à tout bon spectacle. L'à-peu-près vraisemblance des vols spatiaux y a ajouté son frisson de réalité bienvenu dans les fantasmes les plus étranges. Une bagarre en apesanteur a rendu un corps à corps plus qu'improbable.

Mais tout ça pour quoi ? finalement, pour rien. Décevant, non ? au point d'être déçu par le film lui-même qui, avec un peu de recul, s'avère un film sur la déception. La désillusion. Le désenchantement. En ce sens, il est réussi.

Des surcharges électriques font péter les plombs à l'humanité. Elles viennent de Saturne, où une expédition d'exploration est partie 20 ans plus tôt. Roy McBride est requis pour aller explorer, puis détruire cette source d'énergie maléfique, sachant que le vaisseau qui en est la source est celui commandé par son père, Clifford McBride

Voilà l'os de l'histoire. A la recherche du père mais pour le tuer, car il est maléfique. Vous reconnaissez ?

Dans son dernier message à la NASA, ce père avait signalé que, suite à une mutinerie, il avait dû, hélas, tuer tout l'équipage. Peut-on le croire ? en tout cas, cela suffit à lui donner toutes les apparences de la malignité.

Le fils cherche le père, mais ce père que cherche-t-il pourquoi est-il là ? Pourquoi a-t-il coupé les ponts avec l'humanité ? Il cherche les extraterrestres. Traduisons : il cherche dieu ou pour le moins, ses anges. Traduisons encore : il cherche l'Origine. Son équipage voulait rentrer, il voulait rester : voilà le pourquoi du massacre.

Nous sommes devant une trilogie de poupées gigognes : le fils cherche le père qui cherche le père.

Quand il le trouve, tout seul dans son vaisseau spatial, il raconte qu'il n'a évidemment rien trouvé, mais il attend ; il est sûr, il va trouver. Le fils comprend qu'il a un peu pété les plombs et entreprend de le ramener, en laissant dans le vaisseau rien moins qu'une bombe atomique pour détruire le mal. Je note au passage que c'est une constante des films de science-fiction, lorsque l'humanité est menacée par quoi que ce soit, astéroïde ou envahisseurs, il est de coutume de résoudre les problèmes à coup de bombe atomique. Heureusement qu'on l'a inventée ! ce n'est pas le problème, c'est la solution. L'arme ultime contre l'agression ultime de quoi ? de l'Origine. Du père tout puissant qui peut mettre au monde ou tout détruire.

Et comme il a perdu sa navette pour rejoindre son propre vaisseau, le fils envisage de rentrer à pieds. Ce qui nous donne une jolie séance de marche dans l'espace où le fils est relié au père par un cordon ombilical. L'origine, c'est aussi bien le père que la mère. D'ailleurs à peine parti, le père demande que son fils lui lâche la grappe. Il ne veut pas quitter l'endroit de sa quête et puis de toute façon, il est foutu.

Moment crucial au sens de croisement, carrefour des destinées. Comme Œdipe au carrefour des routes où il rencontre son père sans le savoir. Là, Roy McBride sait, mais comme c'est son père qui le demande... il le laisse s'enfoncer dans l'espace sans espoir de retour.

Nouvel épisode de la lutte des fils et des pères qui avait commencé par la désobéissance d'Adam et Ève, puis le sacrifice d'Isaac, pour finir par l'immolation du Christ, où c'est le père qui triomphe du fils, tout en lui permettant l'apothéose de la résurrection.

Mais Ad Astra ne propose nulle apothéose. Plutôt le contraire : en guise d'extra-terrestre, rien, en guise de père, un foldingue qui court après une chimère. Le père et le fils présentés comme des héros se révèlent avec de bien sombres aspects.

Le réalisateur a insisté sur les séquences qui montrent la foi de tous les protagonistes : prières pour les départs dans l'espace, prières pour le départ des morts dans l'espace. Tous sauf un, McBride, qui promène sur tout ça son regard triste et désabusé. Oh, il ne dira jamais un mot là-dessus. Il laisse les autres croire. Sous un calme olympien frisant l'absence de tout sentiment, il camoufle ce qui m'apparaît comme un profond désespoir. Pas de père qui vaille, pas de dieu, rien que la solitude des espaces infinis.

C'est comme ça que je m'explique le sentiment de déception que j'ai éprouvé à la sortie. Finalement, tout cela rejoint la perte de mes propres croyances, notamment celle au père Lacan, abandonnée suite à toutes les autres. Cela comporte l'abandon de sa théorie de la forclusion du Nom-du-Père sensée expliquer la psychose, son contraire rendant compte de la dite normalité, nommée névrose, faute de mieux. Ceci malgré les affirmations du maître qui, dans « l'identification », proclamait explicitement la normalité de la psychose, de la névrose et de la perversion. Je me suis servi pendant des années de cette affirmation pour contrer les collègues qui en pinçaient encore pour les diagnostics, alors que je les avais abandonnés depuis belle lurette, même lorsque je me disais encore lacanien. Après des années d'études et d'expériences, je suis bien obligé de constater que cette assertion peut être presque considérée comme un apax dans l'œuvre de Lacan, qui a justement inventé cette théorie de la forclusion du Nom-du-Père pour établir une démarcation claire entre psychose et névrose. Quels que soient les démentis que j'ai pu entendre de la part des collègues, une telle distinction reste normative, appuyée par les nombreux énoncés de Lacan sur la « normativation œdipienne » qui a fait croire à des générations d'analystes qu'il n'y avait pas d'Œdipe dans la psychose. Mon expérience pratique dans les hôpitaux y oppose un démenti formel. L'Œdipe est partout. Tout ceci dépose une nette connotation péjorative sur la psychose, entraînant des comportements de « père sévère » chez Lacan comme chez ses épigones. S'il n'y a pas de père, alors il faut en remettre, faire entendre la loi, limiter, empêcher, censurer... puisque la psychose, c'est le mal. C'est d'une naïveté confondante.

Parce que rien n'est aussi simple, ce film nous permet d'y réfléchir.

McBride est parfaitement intégré à la société, et à la NASA. Il est à la fois talentueux et obéissant. Il remplit quotidiennement son devoir d'évaluation psychologique imposé par la NASA. On pourrait dire : normal, bien intégré, avec un Nom-du-Père bien casé, jusqu'au moment où les représentants de la loi filent un bon coup de canif au contrat. Sur Mars, on lui signifie qu'il ne continue pas plus loin. On pense en haut lieu que son lien de parenté comporte des risques pour la mission. Il fait semblant d'obtempérer et s'introduit clandestinement dans la fusée au moment même où elle décolle, risquant de se faire griller. A peine introduit dans cet espace interdit, il est évidemment grillé : on n'ouvre pas la porte d'un astronef comme ça ! dans la bagarre qui s'en suit une balle de revolver va malencontreusement détruire le système de régulation d'oxygène : tout l'équipage meurt, sauf Roy, qui avait gardé son scaphandre.

Le voilà meurtrier malgré lui. L'effraction de la loi entraîne aussitôt des catastrophes, d'autant que, puisqu'il est à la poursuite de son origine, j'entends cette intrusion comme une pénétration prohibée de la mère céleste, voire une opération de substitution du spermatozoïde vainqueur dans la fusée phallique du père. Aucun des autres, seulement moi : métaphore de tous les meurtres ultérieurs, du père et des frères. J'en ai rêvé si souvent que je m'autorise cette projection : il s'agit d'un personnage de film, pas d'un analysant, donc je peux.

Si la loi ne tient pas, on n'est plus tenu de la respecter. Est-ce à dire pour autant que le fameux Nom-du-Père révèle ici sa forclusion ? La suite nous montre au contraire qu'il est plus lucide que jamais et que, s'il y a un illuminé dans la famille, c'est son père, qui l'a abandonné dès son plus jeune âge pour se consacrer à sa passion extra-terrestre. Pouvons-nous le prendre comme une métaphore dans laquelle la folie du père serait une métaphore externalisée de la folie du fils : un père posté à l'extérieur de lui-même, non intégré, forclus ? mais lui-même, en s'introduisant dans la fusée juste au moment de son décollage pour assouvir sa passion du père, est-il moins fou ? je teste toutes les hypothèses. Mais je ne crois pas trop en celle-ci que j'aurais pu faire à l'époque où je prenais pour acquise la théorie de la forclusion du Nom-du-Père.

Car d'un autre côté, c'est lui qui tente de ramener son père à la raison et à la maison. Sa « folie » a une raison.

Enfin, la meilleure interprétation reste celle qui consiste à prendre tout cela comme un rêve de scène primitive où le fils prend la place du père pour s'engendrer lui-même. A la fin, lors de son arrivée sur terre, nous sommes en caméra subjective avec lui qui voit une main se tendre à travers l'orifice circulaire de la navette, comme un secours médical au moment de la naissance. Petite référence à Gravity, autre film de structure très similaire. L'espace stimule les rêves d'origine. Dans les deux cas, la réalité des difficultés de la marche pour un astronaute qui descend du ciel vient souligner la métaphore de l'enfant qui, à la naissance, a besoin des soutiens de l'entourage pour réapprendre à marcher.

Quant à la psychose, aujourd'hui, je dis plutôt que je ne sais pas. Je n'ai pas de théorie de remplacement. Ça convient mieux à mon athéisme en tout domaine. Ce n'est pas parce que l'athéisme comme idéologie a remplacé un déisme quelconque. C'est juste parce que j'ai admis que les choses de la vie sont bien plus complexes, du fait de la singularité de chacun.

Et ici il s'agit d'un film. S'il permet de réfléchir, il n'autorise pas une quelconque conclusion sur les fondements de la psyché humaine, sauf cette permanence de l'Œdipe et du désir d'auto-engendrement. L'idée circule, dans les milieux analytiques, que seuls les dits « psychotiques » ont accès à la scène primitive. C'est encore une manière de faire critère de différenciation pour se situer du bon côté lorsqu'on n'a pas encore repéré ce fantasme chez soi.

Sans trop s'en apercevoir, du fait de la théorie de la forclusion du Nom-du-Père, la psychanalyse a glissé doucement vers une morale pas très éloignée de la morale traditionnelle, et plus particulièrement chrétienne. Le Nom-du-Père a remplacé dieu, Lacan a pris la place du prophète, lalangue et le Signifiant faisant fonction de saint esprit pour ensemercer les ventres et les cœurs.

En revanche, Ad Astra nous propose un délicieux sentiment d'athéisme profondément divin.

22/09/2019